

La psychanalyse depuis les années 80 : crises, dévoiements et replis

(pour servir de commentaire à ma **Chronologie bibliographique sélective de la psychanalyse, 1980-2002**)

En 1979 décède Wilfred Ruprecht Bion ; en 1981, Jacques Lacan et Heinz Kohut; en 1982, enfin, Anna Freud. En trois ans, le mouvement psychanalytique perd plus que de grands noms : il perd trois sources d'inspiration théoriques et pratiques essentiellement novatrices, et la représentante de l'orthodoxie dont elles se démarquaient. La suite appartient aux héritiers sur le plan institutionnel, aux continuateurs et aux commentateurs sur le plan intellectuel, et à l'exception notable de Jean Laplanche, on ne découvrira ensuite aucune élaboration autonome aussi systématique, ni dans le dogme ni dans l'hérésie. Ce n'est certes pas nier l'originalité de certaines appropriations de la psychanalyse par toute une génération. Didier Anzieu, André Green, Pierre Legendre, en France, Harry Rosenfeld, Richard Britton, Thomas Ogden et Christopher Bollas en Grande-Bretagne, Otto Kernberg et Joseph Sandler, aux États-Unis, ont une œuvre reconnue, discutée parfois au-delà du cercle de la profession. Mais leur capacité à imposer des questions freudiennes à la médecine mentale, à inquiéter la rationalité des sciences de l'homme, ou à peser sur les normes sociales, puis de là sur toute la culture, voilà qui est plus douteux. C'est plutôt l'inverse qui s'est produit, et la psychanalyse qui a été remise en cause, dans un contexte d'ailleurs contradictoire, marqué par la montée en puissance des neurosciences, par la vigueur anti-freudienne du féminisme, par le déclin des relais que la théorie psychanalytique trouvait dans les humanités et par l'émergence d'une récusation historique et philosophique de l'acquis freudien jugé soit frauduleux, soit scientifiquement inepte. Plus insidieusement mais bien plus radicalement, la psychanalyse n'a pas su résister à sa lente dissolution dans le champ psychothérapeutique contemporain, où la revendication individualiste de bien-être psychique émousse peu à peu ce qui demeure, sur le plan moral, une des ultimes critiques consistantes du moi. Le triomphe des psychotropes s'inscrit dans cette dynamique sociale de privatisation du malaise intime, qui nie les étologies relationnelles au nom de l'idéal d'autonomie d'un sujet identifié à son cerveau.

Confrontée à ces sollicitations délétères, assommée de polémiques, la psychanalyse a suivi la voie ordinaire des doctrines fragilisées : le repli sur ses institutions, conçues comme sociétés savantes, mais refuge de l'entre-soi, et, non sans paradoxe, la réduction consensuelle des contradictions entre écoles, internes, donc, à la psychanalyse, à une théorie minimale mais maximale compatible avec les contradictions externes auxquelles elle était soumise.

Comment ces deux aspects, historique et contextuel, puis conceptuel et doctrinal, sont-ils articulés ?

Situer la psychanalyse au milieu du tourbillon causé dans les sciences psychologiques par l'émergence des neurosciences, c'est d'abord prendre acte du coup que fut, en 1980, la parution du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM3) sous l'autorité de Robert Spitzer, lui-même formé à la psychanalyse. Il proposait une taxinomie multiaxiale des troubles mentaux indépendante des hypothèses étiologiques, qui fut aussitôt comprise comme l'arrêt de mort de la psychopathologie freudienne : car si les troubles mentaux peuvent (voire doivent) être définis sans référence à une dynamique psychique, la voie est libre pour d'autres

méthodes, comportementales et pharmacologiques, qui prennent de plein droit les symptômes pour cibles, et les éliminant, élimine le trouble de façon objectivée et quantifiable. Le holisme psychanalytique qui intègre le sens supposé des symptômes à une vie subjective n'est plus qu'un supplément d'âme, réduit analytiquement par la psychométrie, un artefact intentionnel que remplace l'enquête causale. L'affaire Osheroff, en 1990, opposant un patient à la clinique psychanalytique de Chestnut Lodge, au motif qu'on ne lui avait pas prescrit d'antidépresseurs mais d'inutiles séances de psychothérapie, reflète bien cette ambiance anti-freudienne. Mais si les nouveaux antidépresseurs (moins sédatifs) et les thérapies cognitivo-comportementales centrées sur les symptômes ont été validés dans le cadre épistémologique du DSM3, ce succès (parfois idéologique et commercial) n'a pas pour autant liquidé l'exigence « humaniste » d'un traitement toujours plus individualisé, dont toutes les thérapies, psychanalytiques ou pas, ont retenu l'exigence, ni l'ambition d'une clinique fine de la relation, dont il est apparu peu à peu que les nouvelles connaissances sur le cerveau offrait la base biologique, mais pas le détail proprement subjectif ni concret. Du rejet brutal de la psychanalyse, on passerait donc aujourd'hui à des hypothèses de compatibilité : les concepts freudiens veulent se donner des bases neuroscientifiques (le lancement de *Neuropsychanalysis* en 1999 est la trace) ; mais les neurosciences reformulent aussi biologiquement les idées de Freud (l'index en étant un article d'Eric Kandel, « Biology and the future of psychoanalysis : A new intellectual framework for psychiatry revisited », en 2000). L'avenir dira si le projet de traduire un idiome motivationnel à forte charge éthique tel que la psychanalyse (avec son concept du désir) comme l'effet d'un jeu de fonctions cérébrales, est plus qu'une aberration philosophique circonstancielle, dictée par l'effroi d'universitaires psychanalystes et médecins qu'on les raye du champ de la science.

Car cette rebiologisation de la psychanalyse (qui n'a pour l'heure aucun fruit clinique) a son pendant culturaliste : depuis la parution en 1978 de *The Reproduction of Mothering*, de Nancy Chodorow, la contestation de la vision freudienne du féminin s'est nourrie des travaux sur le genre, influençant la critique féministe, mais aussi, en lien avec la lecture américaine de Foucault, le militantisme des minorités sexuelles. Les recherches de Jessica Benjamin en sont l'illustration. Ce courant, mêlant sociologie semi-empirique et combat politique, concurrence la tradition des humanités freudiennes, dont Jacques Derrida était un moteur (de *La Carte postale: De Socrate à Freud et au-delà*, en 1980, à *Résistances (de la psychanalyse)* en 1996). Or le thème de la différence des sexes, qui est peu à peu devenu le grand moyen de faire entendre une voix psychanalytique dans le champ culturel, l'expose aussi à bégayer. En effet, pour contrer ce fort relativisme, présumé incompatible avec la clinique, se sont multipliées les considérations normatives inspirées soit de l'ordre symbolique à la Lacan (Pierre Legendre), soit d'un néo-naturalisme platement médical. Car, à mesure que se perdait la discipline des récits de cas dans la littérature professionnelle, une colossale inflation philosophico-littéraire dépossédait les praticiens du monopole sur la théorie. Aussi, par-delà la lutte entre paradigmes épistémologiques (sciences biomédicales vs. sciences humaines), la psychanalyse s'est peut-être efforcée de résister à son succès comme *Weltanschauung*, en s'appuyant pour faire valoir son sérieux sur une biologie hypothétique plutôt que sur des performances cliniques vivement contestées. Si cette tendance, combattue chez les élèves de Lacan, ou par Jean Laplanche, n'a pas tout à fait triomphé, elle a occulté les recherches qui tentaient de problématiser autrement les liens intellectuels de la psychanalyse à l'époque : dans des registres très différents, ceux de John Forrester, Michel Henry, Michel de Certeau, Yosef Yerushalmi, Harold Blum, Richard Wollheim, tous difficiles à embrigader dans le combat pour la survie d'un groupe social confronté à un discrédit idéologique majeur.

Car le pamphlet de Jeffrey Masson, *The Assault on Truth*, paru en 1984, a servi de détonateur à ce qui fut qualifié Outre-Atlantique, dans les années 1990, de *Freud Wars*. En expliquant que Freud avait refusé la réalité effective des séductions infantiles de ses patientes

hystériques pour les réduire à de simples fantasmes, ce n'était pas juste le pilier de la « réalité psychique » freudienne qu'il attaquait : il faisait converger les réfutations philosophiques de la scientificité de la doctrine avec des enjeux éthiques (l'oppression des femmes), esquissait une historiographie nouvelle renversant l'hagiographie d'Ernst Jones et culminant en un jugement moral sur Freud menteur. Le sommet des *Freud Wars* fut atteint en 1995 lorsque le Congrès américain reporta l'exposition Freud face aux réclamations d'historiens et d'épistémologues sceptiques (Adolf Grünbaum, Mikkel Borch-Jacobsen, Frederick Crews, et bien d'autres), suscitant la contre-pétition d'Elisabeth Roudinesco et de René Major, qui a confirmé combien la France et l'Amérique latine étaient désormais les bastions de la psychanalyse. Or, examiné de près, ce courant sceptique n'est pas homogène. L'anti-freudisme associe des partisans de l'hypnose (Isabelle Stengers, Léon Chertok, François Roustang) à ceux qui pensent que la suggestion explique l'apparence de guérison par la cure (Edward Erwin, Marshall Edelson). Il mêle des historiens qui réclament le droit de travailler normalement (Sonu Shamdasani) et de purs polémistes (Peter Swales). Il parachève en fait le règlement de compte d'une génération confrontée à l'arrogance polymorphe du freudisme, jusqu'aux dernières années 70, tant dans la psychiatrie américaine que dans les humanités, notamment en Europe. L'inconvénient de ce vacarme, c'est le silence où il noie des critiques épistémologiques mieux informées (Vincent Descombes, par exemple).

Mais l'écho de ces querelles, finalement assez savantes, dans les médias, atteste à quel degré la psychanalyse est bien restée, selon le mot d'Auden cité par John Forrester, « *a whole climate of opinion* ». Comme l'avait prévu Robert Castel dès 1980, la psychanalyse n'a été capable de préserver son originalité devant la demande croissante de psychothérapies (censées être brèves, efficaces, et surtout soumises aux idéaux de l'individu, lesquels seront toujours ceux du moi, et pas les risques du désir) qu'au prix d'une idéalisation de ses mérites, et d'un recrutement élitiste des patients comme des praticiens. Cela ne pouvait pas durer. Sans qu'on dispose de chiffres précis, les analystes sont plus nombreux, mais leurs clientèles fondent. Le procès de 1985 contre le privilège de formation exclusive revendiqué par l'International Psychoanalytical Association a engendré Outre-Atlantique un effet institutionnel symétrique à la multiplication des praticiens dans les écoles post-lacaniennes : beaucoup de cliniciens sans beaucoup de clinique, exposés à des demandes où ils ne reconnaissent que les échos déformés d'un Freud réduit à de vagues promesses d'épanouissement génital. La querelle de la cure-type opposée à la psychothérapie d'inspiration psychanalytique, qui agite bien des écoles, est le reflet de ce balancement entre la quête de respectabilité intellectuelle et professionnelle, et la survie sociale d'une pratique. A cet égard, la belle enquête d'Ernst Gellner sur les milieux psychanalytiques, *The Psychoanalytic Movement: The Cunning of Unreason*, parue en 1985, illustre la fin d'une époque dominatrice du paradigme freudien et non son état actuel. Mais un élément d'optimisme rarement souligné est le suivant : la psychiatrie actuelle, qui vise les symptômes, engendre quasi mécaniquement des exclus de la souffrance psychique légitime (les dépressifs « existentiels », les sexualités non-conformistes, les *border-line*, voire nombre de psychotiques non-reconnus, ou pire, abandonnés comme « asymptomatiques » entre deux crises). A un certain point, lassés des solutions ponctuelles, ils trouvent le chemin des divans. Or partout les pouvoirs publics veulent encadrer l'accès aux thérapeutes, présumés charlatans, et suspects de manipulation mentale. Et voilà la psychanalyse prise entre deux feux. A droite, l'institution psychiatrique prétend contrôler le traitement des « vrais » malades mentaux (ne serait-ce que pour contrecarrer la pente récente à médicaliser hypocritement tous les désastres sociaux), et cela, par des procédures codifiées, objectivistes et anti-freudiennes (psychotropes, comportementalisme) ; à gauche, la nébuleuse des psychothérapies s'y réfère encore comme au lointain ancêtre, mais en lui greffant des techniques corporelles, masque dérisoire de leur

anti-intellectualisme foncier, et en se pliant à des revendications de bien-être incompatibles avec l'essence tragique de la psychanalyse.

Dans ce paysage traversé de tensions multiples, brossées ici à gros traits, l'élaboration théorique du dernier quart de siècle, en psychanalyse, offre aussi des traits contrastés, entre la radicalisation dogmatique et la concession affadissante. Mais elle révèle plusieurs constantes, qu'on peut presque articuler systématiquement.

La première est l'extension désormais infinie du concept de « contre-transfert » dans le mouvement psychanalytique officiel (non-lacanian). Même dans l'école kleinienne, où l'idée d'identification projective demeurerait un simple mécanisme, et où le contre-transfert conservait sa nuance d'insuffisance réactionnelle du psychanalyste confronté au transfert de son patient, la norme d'empathie tend à prévaloir sur la préservation d'une asymétrie fondamentale (Betty Joseph). Les conséquences sont vastes, et déjà, institutionnelles. Car derrière le problème du contre-transfert, il y a celui de la formation des analystes : à quoi doit ressembler quelqu'un capable de critiquer son contre-transfert ? Moustapha Safouan a montré que les normes de la transmission correcte de la psychanalyse s'élaborent dans la réponse à la question. Car on peut craindre les effets de formatage dérivés d'une évaluation de la capacité des candidats fondée sur l'empathie, elle-même contre-transférentielle, de leurs didacticiens. A l'opposé, une résolution complète du transfert dont le critère serait une pure indépendance ne fait pas nécessairement mieux l'affaire, et mine l'institutionnalisation de la transmission.

La seconde constante des élaborations théoriques récentes est cependant liée à cette difficulté. La méfiance pour les systématisations de l'expérience autre que pédagogiques a cru à l'extrême. Toujours écrasés par Melanie Klein, par Winnicott et par les théoriciens de la relation d'objet, mais en plus par Lacan, Bion et par les multiples versions du *self* à la Kohut, les psychanalystes ont consacré au commentaire, sinon au digeste, l'essentiel de leurs forces. La marginalité même de l'oeuvre systématique de Jean Laplanche s'explique par la méfiance bien exprimée par Forrester à l'égard des constructions épistémologiques : la psychanalyse a tant à dire par le biais de son histoire culturelle et offre tant de ressources à l'exégèse textuelle (la méthode de Patrick Mahony dans sa lecture des grands cas de Freud), que les possibilités des concepts, et donc des extensions de concepts, déterminent un style français désormais minoritaire. Ce n'est pas nier la valeur des grandes encyclopédies de la psychanalyse, ni des amples fresques historiques qui ont vu le jour, avec Alain de Mijolla et Elisabeth Roudinesco. Mais dans les comptes rendus des pratiques ordinaires, la contextualisation historico-littéraire de pures singularités psychiques s'accommode d'une grande confusion des références, qui accroît l'illisibilité de la littérature professionnelle, et donc la marginalisation de la recherche psychanalytique au sein des sciences humaines. Le ressassement des séminaires ésotériques de Bion, de Lacan (auquel Jacques-Alain Miller aura consacré des décennies), voire d'écrits figés de la tradition complétés de vignettes illustratives, atteste du déclin de l'inspiration et de la crainte d'ébranler les dogmatismes de repli en période trouble. La séduction de paradigmes parallèles (neurosciences, sociologie du genre, etc.) se comprend alors par défaut : l'enjeu d'élucidations novatrices du désir sexuel inconscient est ainsi contourné.

A cet égard, la grande tentative anti-lacanianne qui fut toujours celle d'André Green, de réhabiliter l'affect contre le primat accordé au langage a certes acclimaté en France la riche tradition britannique. *La folie privée*, en 1990, et *Le travail du négatif*, en 1993, ont ouvert des perspectives sur les pathologies rebelles qui échoient de plus en plus aux analystes, en ces temps de pharmacologie et d'intolérance aux excès individuels. Elle reste un isolat rationnel dans les dévoiements induits par un contre-transfert frisant l'empathie sans règles. Le fantôme de Ferenczi, le père de l'idée de réversibilité des places entre analyste et analysant, plane sur

ces essais de réduire à la restitution d'une intersubjectivité perdue une cure conçue comme un échange. Armé de réflexions philosophiques sur l'intentionnalité et d'une quête naturaliste de compatibilité avec les théories cognitivistes de l'émotion, Daniel Widlöcher a voulu la capter sous le chef de la « co-pensée » ; de façon plus floue, quoique plus expressive, Thomas Ogden la retrouve sous l'espèce de la « rêverie » partagée avec le patient ; au comble du dévoiement, Owen Renik, « intersubjectiviste » déclaré, abolit le cadre au service des besoins émotionnels du patient. On comprend qu'en 2001 l'Association Psychanalytique Internationale ait mis au programme de son congrès la question de savoir ce qu'est la psychanalyse.

Enfin l'énigme récurrente de ces travaux est le but qu'ils assignent à la cure, tel qu'on peut le définir à partir des critères de sa terminaison. Rendus prudents par les recherches sur l'efficacité de la psychanalyse vs. les thérapies cognitives et comportementales, les analystes ont tenté de faire valoir d'autres critères que ceux, mesurés par la psychométrie, de réduction des symptômes. Ces critères sont bien sûr holistiques et mettent l'accent sur la capacité à se renouveler psychiquement. Contrairement aux apparences, il est vraisemblable qu'ils auront à la fin gain de cause : la médecine scientifique reste soumise aux exigences démocratiques, et en dernière analyse, ce sont des malades qu'il faut soigner, non des maladies. Le récent retour en grâce des thérapies interpersonnelles et de la psychanalyse dans la psychiatrie objectiviste de référence, qui est américaine, ne s'explique pas autrement : au paradigme catégoriel pur du DSM, se substituera à l'avenir une analyse en termes de dimensions, sensible à la comorbidité et aux exigences d'intégration personnelle qui ne lui sont pas si hostiles. Mais ce n'est pas le véritable problème. Car on se demande comment les ponts jetés vers les neurosciences par la psychanalyse actuelle ne finiraient pas, et cela laisse plus perplexe, par conduire l'analyste à révéler au sujet, en guise de fantasme fondamental, une sorte de constante psychobiologique privée à partir de quoi tout ferait sens, mais dont il n'y aurait pas de sens. Or, à supposer qu'il existe un désir inconscient, fixé sous forme de fantasme chez un sujet et régissant sa vie à son insu, ce fantasme a-t-il ultimement une signification, offerte à une assomption éventuellement différente, à sa remise en cause ? Ou n'est-ce qu'une image figée, d'ordinaire inconnue, dont la contrainte s'exerce sans dialectique ? Ce qu'isole le psychanalyste par son opération, est-ce ainsi un *fait dernier* de l'affectivité (et de la pensée) chez cet individu, ou plutôt un point de rebond chez un sujet, qui restera à jamais lié à sa révélation par un autre, l'analyste, et ouvert paradoxalement à *d'autres usages* par sa dépendance foncière à l'autre qui aura été le moyen de sa révélation signifiante, mais qui, à la fin, comme analyste, tombe ? Questions complexes qui engagent non le style de légitimation épistémologique requise par la psychanalyse, mais l'éthique au principe de la visée exacte de son objet, et « l'effet de vérité » qui lui est propre.

L'espace où s'élaborent ces jeux subtils d'aliénation et de désaliénation relativement à soi-même et relativement à autrui, par l'analyse et dans l'analyse, est assurément loin d'avoir livré sa dernière figure. On devine sans mal combien, mesuré à cette aune, l'objection de la suggestion du psychanalyste sur son patient, ou encore l'impossibilité d'objectiver les effets de la cure selon les canons expérimentaux, bref ces réfutations dont on a vu ce dernier quart de siècle enfler la menace, constituent en même temps des difficultés fécondes. Fécondes, cependant, elles ne le seront que si la valeur profondément subversive de la psychanalyse eu égard à l'objectivation imaginaire des liens premiers entre un être humain et un autre (les identifications sexuelles, la filiation) se préserve intacte, si vif soit le débat idéologique. Or c'est moins là une affaire de théories, ou pire, de postures thérapeutiques, que d'actes procédant d'un travail authentique sur soi.